

JEANNE parle ...

— Je me souviens des hurlements de la foule, au pied de mon bûcher. Je me souviens des Léopards dressés, sur les bannières claquant au vent dans la plaine de Patay. Je me souviens de l'arrogance du vainqueur, de la suprématie de l'envahisseur. Je me souviens d'avoir eu peur pour les miens. Deux rois pour un trône, deux nations jetées dans une guerre interminable. Deux familles pour un pays, et le peuple, au milieu, qui souffre. Ou qui s'accommode de cette situation singulière. Je me souviens d'une terre au cœur de ce conflit. La Guyenne ! Loin d'être l'étendue des siècles passés, elle reste l'amante tant convoitée, celle par qui tout a commencé. Une jeune duchesse, mariée trop tôt. Un roi fade sans autorité qui ne sait garder son épouse et c'est là que tout bascule. Un nouveau mariage fébrilement célébré, un héritage qui arrive à point nommé et moins de deux cents ans plus tard, voici que la France saigne, blessée par son cousin anglais. Alors dis-moi Aliénor... cela en valait-il la peine ? Le sacrifice de tes terres d'Aquitaine n'était-il pas vain puisque tu te risquas à combattre ce même époux quelques années plus tard ? N'était-il pas audacieux, voire orgueilleux, de quitter les mains douces et fines de ton roi français, pour coucher ton gigantesque fief dans le lit de l'Angleterre et ainsi renforcer le pouvoir de son roi aux mains fermes et calleuses ?

ALIÉNOR...

— Ah ! Petite ingénue, je vois bien que tes propos ne sont pas méchants. Et s'il n'y avait pas la magie de cet instant qui nous fait nous comprendre à tant de siècles de distance, comprendrais-je tes dires, toi qui parles d'Anglais et de Français avec cet accent traînant, plein de rondeur et de nonchalance comme seuls l'ont les fiers bergers des montagnes vieilles de l'Est ? Ah ! Petite Jeanne, comment pourrais-tu comprendre l'amour et ses émois, les caresses des hommes, le verbe beau et la chaleur d'une couche, toi qui n'as connu que la brutalité de ces mêmes mâles ? Non, je ne t'en veux pas pour ce ton un peu rude, toi qui as vécu si peu en compagnie des femmes, si ce n'est celle de ta mère ; loin de moi, aussi, de te porter rigueur pour ces termes dans lesquels je sens poindre la rancœur. Anglais, mon époux ne l'était point puisqu'il était d'Anjou. Tu vois, Jeanne, il était comme toi, ou comme moi, de ce pays que l'on nomme France. Mais je vois l'étonnement et la suspicion sur ton visage ; laisse-moi plutôt te raconter...

Aliénor d'Aquitaine

Belin, Bordeaux ou Poitiers – 1122 ou 1124

Abbaye de Fontevrault – 31 mars 1204

1.

La terre d'une duchesse

«
Je suis née au cœur de la douce Aquitaine, entre la terre, où la nature est généreuse autant que possessive, et la mer qui donne autant qu'elle prend. Les mains d'Aénor, ma mère, m'accueillirent dans ce monde fait, dès mes premières années, du goût sucré des chaudes journées d'été où flotte le parfum des fleurs d'amandiers, du rire de mes amis lorsque nous nous élaboussons de l'eau des ruisseaux du Limousin, et des caresses du vent léger de la côte. Je comprends rapidement que mes parents sont des gens importants, que l'on salue toujours avec respect et déférence. Pour moi, ils sont juste *paire* et *maire*¹.

Guillaume, mon père, est un guerrier amoureux des mots et de la musique. Homme brave, fort gaillard et d'un appétit rarement rassasié, je crois ne l'avoir jamais vu se départir de ses armes, comme si le prochain combat était au bout du couloir. D'une grande maladresse cependant, il connaît bien des déboires, jusqu'à se faire excommunier pour s'être revendiqué du parti de l'antipape Anaclet. Mais, sous sa cuirasse de métal, je le devine sensible. Le soir, au coin du feu, je m'assieds à ses pieds et j'écoute les troubadours, les trouvères, ou bien encore les bardes venus d'Armorique, d'Irlande ou du pays de Galles, qu'il invite dans notre château. Chacun s'applique à me chanter les sonorités des terres lointaines où les hommes ont la peau sombre, les résonances plus frileuses des pays où la neige recouvre les vallons durant de longs mois, et d'autres échos du bout du monde qui se perdent sur la partition de mes souvenirs. À nos côtés, mère file ou reprise, caressant parfois son ventre rebondi. Elle pose sur nous des yeux emplis d'un amour si grand, que je pourrais m'y noyer. Sur les traits graciles de son visage, je lis l'histoire des vicomtes de Châtellerauld et en tout premier lieu, la vie trépidante de ma grand-mère, Dangerousa. Amante passionnée de Guillaume le Troubadour, mon grand-père, c'est avec un soupçon de cautèle qu'elle poussa sa fille dans les bras de mon père. Du haut de mon âge de raison, je ne peux qu'approuver cette union consentie.

1 Père et mère en langue d'oc

Je n'ai cure de ce qu'il se passe au-dehors, au-delà des murs rassurants de mon château de Belin, non loin du long repos des compagnons du Magnus² ; de ma demeure de l'Ombrière au cœur d'un Bordeaux effervescent ; de mes vertes prairies dans lesquelles j'aime tant courir après les papillons et les fées. Car, à moi aussi, les fées me parlent. Elles ne me content pas des histoires de guerres, de chevaux et de terres à reprendre à l'ennemi, non. Elles me susurrent les mots d'amour, les passions suaves et les plaisirs de la vie.

« *Par la douceur du temps nouveau, feuillent les arbres et les oiseaux...* », résonnent, à mes pas de petite fille, les vers du Troubadour et je chante mon latin³ autant que ma langue d'oïl ou mon gracieux occitan. C'est qu'il sait se faire présent, ce bruyant aïeul à la personnalité plus ardente qu'un soleil de juillet et à l'humour plus fin que les moustaches d'un greffier ! Même après son trépas, on parlera de lui comme un digne disciple d'Épicure, pour qui l'atteinte de l'ataraxie ne connaît qu'une seule voie ; celle qui mène au lit d'une dame !

Mes parents me laissent parfois aux bons soins d'une nourrice, le temps pour eux de gérer leur domaine. Aussi, je grandis parmi les enfants des domestiques. À mes yeux, ils sont tous comme moi, des enfants innocents au cœur pur, qui ont peur quand l'orage gronde et éclaire le ciel, sautent de joie lorsque le fumet des gaufres tout juste sorties du four leur chatouille les narines ou pleurent lorsqu'ils s'écorchent les genoux. Certains d'entre eux ont les mêmes yeux emplis de poésie que mon père, mais je n'y prête pas garde. Après tout, il est le seigneur, le duc d'Aquitaine, alors quoi de plus normal qu'un enfant lui ressemble ?

Encore quelques années et Pétronille, ma sœur, nous rejoint dans nos jeux, suivie de près par Guillaume, notre jeune frère. Parce qu'il est petit et timide, je le protège sans cesse en le couvrant de mes baisers. Pourtant, cela n'est pas suffisant et le Seigneur, celui des églises si chères à ton cœur, Jeanne, décide de le rappeler à lui, bien qu'il eût à peine atteint quatre ans. Dieu serait-il jaloux de l'amour que je lui porte ? Je me le suis longtemps demandé !

Mère, ma douce mère nous quitte la même année. Quelle tristesse de voir partir cet ange doux ! Je ne suis qu'une fillette que huit années n'ont pas suffi à préparer à la dureté de la vie. Elle voulait rejoindre son fils dans les bras de ce Seigneur que mon père, et son père avant lui ont tant de fois renié. Je la pleure d'un chagrin bruyant, sans harmonie.

2 Carolus Magnus dit Charles le Grand ou Charlemagne.

3 En référence à la suite de la chanson qui dit « chantent chacun en son latin... ».

Bien qu'il se remarie, Guillaume le Paladin n'a pas d'autres fils légitimes. Sans hoir mâle, me revient de droit le duché d'Aquitaine. Cela me convient ; j'aime tant la terre qui m'a vue naître, que lui consacrer ma vie n'est pas un sacrifice.

J'apprends avec avidité le latin, la musique, les lettres aussi, et bien sûr, le chant. Je monte à cheval et pars à la chasse avec les hommes de mon père. Je construis chaque jour la duchesse que je serai lorsque mon temps sera venu.

En cette année, qui voit l'Emperesse Mathilde revendiquer ses droits sur la couronne d'Angleterre⁴, Raymond, mon cher oncle, la joie de ma tendre jeunesse, part à Antioche pour en occuper le trône et épouser Constance, de plus de vingt ans sa cadette. Je me retrouve alors sans tuteur, jeune proie livrée aux nobles prédateurs qui ne feraient de moi qu'une bouchée si Guillaume venait à trépasser. Dans le feutré des discrets corridors des palais, les fidèles du duc arrangent dès lors, avec ceux du roi, mon union future. Le trône de France m'ouvre les bras. Ce ne sera cependant pas Philippe de France, tué cinq ans plus tôt par un cochon affolé, qui m'accueillera au palais de l'île de la Cité. Dame Mort en a décidé autrement en m'adjoignant le cadet de la fratrie, Louis, dont les descriptions ne sont pas pour me le rendre plaisant. Qu'à cela ne tienne, ce temps du mariage me paraît encore bien loin !

Pourtant, moins d'un an après, mon cher père, mon géant à l'appétit insatiable, celui qui m'a fait découvrir la magie des mots et la musicalité des vers, s'éteint sur le chemin de Compostelle alors qu'il marchait vers sa rédemption. Esseulée, dévastée, je le pleure pourtant comme il aurait voulu que je le fasse ; en chantant. À peine son corps en terre, on se précipite auprès du « Gros ⁵ » pour nouer les derniers accords et m'amener mon époux. La prévenance de mon père me préserve de l'avidité de mes voisins qui voient en moi bien plus qu'une fille à mettre dans leur lit. Mes terres s'étendent de l'émeraude des eaux de l'océan à la nacre des neiges des Alpes. Quel beau parti je fais !

Tu vois Jeanne, je suis une proie facile, mais tout comme toi, je sais tenir tête et imposer ma volonté !

Alors que le soleil réchauffe les terres encore humides des pluies du printemps tardif, je me prépare à recevoir mon futur époux. La fête doit être belle, les robes jolies et le vin fin. Jeune et encore bercée par les contes de mon grand-père, chantés avec la voix de Jaufré Rudel, je soupire chaque jour, tant l'attente me paraît insupportable.

4 Année 1136.

5 Louis VI dit le Gros en raison de sa corpulence.

Sous le soleil de mon pays, il est si facile d'aimer. J'ai connu les bras forts des fils de bergers ou de meuniers, leurs lèvres impatientes et leurs caresses appuyées, sans pour autant perdre ma précieuse virginité qui me vaudrait d'être répudiée sitôt mariée. Aussi, ne suis-je pas sottie en la matière et je me languis, malgré mon jeune âge, de connaître les premiers frissons d'un amour véritable.

Quelle n'est pas ma déception lorsque je suis présentée à celui qui doit partager ma couche. Malgré ce qu'on me dit de lui, mes espoirs me faisaient attendre un fier prince au visage noble et au port altier. Voilà que paraît devant mes yeux, un jeune homme pathétique au teint blafard d'avoir trop mangé son dieu en communion. Car pour être pieux, il l'est ! Destiné à une vie monacale, il n'a jamais été élevé pour être un roi. J'en viens à regretter que ce ne soit pas Philippe qui se tienne à mes côtés dans la cathédrale de Bordeaux, à genoux pour prier le Seigneur de bien vouloir nous absoudre de nos fautes et bénir notre union. *In nomine Domini, fiat !* . L'évêque Geoffroy de Loroux officie avec dignité et dépose dans la main de Louis les treize pièces de monnaie. Celui-ci s'applique à les tenir entre trois de ses doigts tandis que les deux autres me passent tour à tour l'anneau à mon pouce, mon index, mon médium pour enfin le glisser à mon annulaire. « *Je te prends pour épouse.* ». Les mots sont prononcés sans passion, juste par devoir. Toutefois, mon cœur s'emballe et je reçois le baiser de paix avec un rien de coquetterie, avant que l'hostie ne me rappelle à mes devoirs de jeune épousée.

La fête de mon mariage, au palais de l'Ombrière, est somptueuse. On y a convié les nobles de tous les duchés et comtés du pays de France. Parce qu'elle sait que je n'aurais pu supporter une fête sans eux, ma tante a fait venir les troubadours, mais aussi quelques trouvères, afin que mon époux ne se sente pas trop loin de chez lui. S'il se montre prévenant à mon égard, Louis n'a d'yeux et de paroles que pour l'évêque qui nous a unis. Mais qu'importe, je m'amuse. Je danse à en avoir la tête qui tourne, une couronne de fleurs dans les cheveux, les pieds nus et le cœur léger. Les cithares, les luths et les flûtes résonnent jusqu'à tard sous la voûte de la grande salle du château et je tombe dans les bras de Pétronille quand vient l'heure de se retirer. J'ai un peu peur de me retrouver avec cet homme dont je ne connais rien, si ce n'est sa piété.

Une fois seuls, il s'agenouille au pied de notre lit où des draps d'un blanc immaculé ont été mis pour s'assurer de la consommation de notre mariage. Il me tend la main, m'invitant à en faire autant. Résignée et obéissante, comme je l'ai promis devant l'autel, je me place à ses côtés et entonne avec lui les prières que j'annonce plus que je ne récite. Une mouche vient effrontément troubler mon attention, voletant hâtivement dans cet univers fait

de la lueur diaphane d'une bougie et du parfum de la cire qui a servi à lustrer le lit pour qu'il soit accueillant.

Soudain, Louis pose la main sur mon épaule. Je sursaute. Il est debout à présent et a ôté ses vêtements, à l'exception de sa chainse⁶ qui lui couvre le haut des jambes. Mes yeux s'arrêtent sur ses pieds, qu'il a beaux, et ses mollets si finement dessinés. J'accepte sa main pour me relever et me place devant lui, indécise sur ce que je dois faire. J'ai maintes fois surpris l'enlacement de couples dont l'esprit se perdait dans la hâte du corps avide de plaisir. J'ai souvent imaginé l'émoi enivrant d'une union passionnée, mais je ne sais que faire de ce jeune corps nubile, à l'hésitation tremblante et à la crainte dévorante. Louis a le regard fuyant, la parole balbutiante et la main malhabile quand il délance mon b্লাuid. Dans un geste qui se veut assuré, il me désigne le lit où je prends place lentement. Allongée sur le dos, les yeux accrochés au ciel de lit où des fleurs ont été piquées pour rendre l'endroit plus charmant, je retiens mon souffle.

Mes larmes de ce soir se perdent dans les psaumes, si chers au cœur de Louis. Il les récite par instant, tandis qu'il me besogne gauchement, sans se soucier de quérir mon plaisir. Je pleure sur la passion que j'ai tant attendue, sur la tendresse et les mots gourmands que l'amant enflammé susurre à l'oreille de sa douce alors qu'il couvre ses bras et son visage de ses caresses, avant de la faire sienne. Je pleure sur cet amour dont j'ai mille fois rêvé, qui se devait d'être beau, sensuel et complice. Je pleure sur les poèmes, les charmes et l'ivresse des mots qui font frissonner, plus que ne le font sur moi ses mains cette nuit.

Moins d'une semaine plus tard, le roi Louis VI n'est plus.

Mon époux, préalablement couronné, dépose alors au creux de mes mains les devoirs d'une reine et, avec eux, la lourde charge d'assumer l'avenir du royaume ! Il n'a pas suffi à la reine douairière Adèle⁷ d'inspecter les draps de notre nuit de noces, désormais elle guettera à chaque lune les rondeurs de mon ventre. Je suis encore jeune pour procréer et Louis n'est pas un amant assidu. Il boude régulièrement ma couche pour passer ses nuits, dans la chapelle, à prier.

Il nous faut rentrer à Paris et je m'agite à remplir mes malles de tout ce que je veux emporter à la Cour. Une nouvelle vie s'offre à moi !

6 Longue tunique de lin à manches longues, portée aussi bien par les hommes que par les femmes.

7 Adèle ou Adélaïde de Savoie, mère de Louis VII.

Confidences d'Aliénor

En quittant ce matin-là mon Aquitaine natale, à l'heure où la brume se confond encore avec les derniers lambeaux de la nuit et où s'éveillent les premiers oiseaux, pourtant exaltée à l'idée de découvrir la grande capitale, je pense amèrement que le temps de l'enfance est décidément révolu. »

*« Le departirs m'es aitan grievs
Del seignoratge de Peitiev's !
En garda lais Folcon d'Angievs
Tota la terr' e son cozi. ⁸»*

8 « Je quitterai pour l'amitié ; La seigneurie de Poitiers ; Faucon d'Angers, la moitié ; De toute ma terre, oh son cousin ! »
Poème de Guillaume le Troubadour, *Je peux chanter de mon talent*, (1071 – 1127)